Zeitschrift: Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

Band: 5 (1897)

Heft: 18

Artikel: Les difficultés de l'union entre les Églises chrétiennes

Autor: Michaud, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-403380

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES DIFFICULTÉS DE L'UNION

ENTRE

LES ÉGLISES CHRÉTIENNES.

L'union entre les Eglises chrétiennes est-elle impossible ou n'est-elle que difficile?

D'aucuns prétendent qu'elle est impossible, soit parce que J.-C., disent-ils, n'a indiqué l'unité que comme un but et un idéal, but et idéal qui seront réalisés dans le ciel, mais non sur la terre; soit parce que les passions et les divisions des hommes sont inguérissables en ce monde, et que vouloir réaliser malgré elles la paix et l'unité, c'est poursuivre une chimère.

Ces deux assertions nous paraissent erronées. D'abord, J.-C. a recommandé l'unité à ses disciples non seulement pour la vie future, mais pour la vie présente: *Etenim in uno Spiritu omnes nos in unum corpus baptizati sumus, sive Judaei, sive Gentiles, sive servi, sive liberi, et omnes in uno Spiritu potati sumus* (I *Cor.* XII, 13). Ensuite, au milieu même des passions et des divisions des hommes, une certaine unité est possible, unité imparfaite, il est vrai, mais cependant réelle et vraie, unité de foi *(una fides)* et unité de charité *(cor unum et anima una)*. Cette unité, fondée sur la vérité et la sainteté, est le but même du christianisme. Donc, elle est possible; et, par conséquent, si elle paraît difficile et même très difficile à quelques-uns, ils ne doivent pas se décourager. J'espère démontrer, dans la présente étude, que toutes les difficultés qu'on

nous oppose, quelque grandes qu'elles soient (je ne les atténuerai pas), sont cependant, en elles-mêmes, surmontables; qu'aucune ne saurait résister à notre volonté, si tous nous voulons sincèrement l'union: *omnia possum in eo qui me confortat.* En sorte qu'il sera évident une fois de plus que la vérité est plus forte que l'erreur, et la charité chrétienne plus forte que les divisions humaines.

M. le chanoine Meyrick, dans la *Foreign Church Chronicle* (déc. 1895, p. 211-217), a signalé cinq obstacles à l'union entre l'Eglise *anglicane* et l'Eglise *orientale;* puis, en les examinant de près, il en a écarté trois: les questions du « filioque », de l'eucharistie, du culte des Saints et des images, et il n'en a maintenu que deux: l'œcuménicité du VIIe concile et l'infaillibilité de l'Eglise universelle attribuée à l'Eglise orthodoxe orientale seule. Je voudrais étendre la question de l'union au delà des deux Eglises susdites, l'élever au-dessus des débats habituels et des points sus-mentionnés et l'envisager à d'autres points de vue, qui me semblent plus importants et plus radicaux. Les vrais obstacles sont peut-être tout autres que ceux dont on parle d'ordinaire; et si ceux que je vais indiquer étaient une fois levés, les autres aussi auraient vite disparu, surtout si l'on s'inspirait de l'esprit si élevé et si vraiment chrétien qui a dicté la Lettre du patriarche Anthime [1]) et les Réflexions de l'éminent écrivain du « Messager de l'Eglise » [2]).

Les principes des anciens-catholiques sont si clairs, leur critérium si précis, leurs chemins si nettement tracés — du moins pour ceux qui les connaissent, — qu'il semble difficile qu'ils ne réussissent pas à mener à bonne fin l'œuvre, entreprise par eux dès le commencement de leur réforme, de l'union des Eglises chrétiennes. Mais si cette grande œuvre, expliquée comme ils l'expliquent, est en théorie très réalisable et même facile, elle est, nous le reconnaissons, très difficile dans la pratique, étant donnés les hommes tels qu'ils sont. Les hommes, en effet, sont loin d'être toujours ce qu'ils devraient être: ils ont d'inévitables préjugés et des habitudes routinières; ils sont lents à considérer les questions dans toute leur objectivité; la paresse d'esprit et l'égoïsme se font souvent sentir,

---

[1]) Voir la *Revue* de 1896, n° 13, p. 1-13, et n° 14, p. 217-223.
[2]) Voir la *Revue* de 1897, n° 17, p. 108-113.

même là où l'on n'aurait pas tout d'abord soupçonné leur présence. On a beau convenir que toutes les Eglises chrétiennes doivent être des sœurs véritables et non des sœurs ennemies; que telle est la volonté du Christ, le seul chef de l'Eglise; qu'il faut, si l'on est réellement chrétien, tâcher de réaliser l'état normal des Eglises particulières ou locales, à savoir leur union dans l'*una fides;* on a beau, dis-je, convenir de ces évidentes vérités, il reste toujours des obstacles, obstacles d'autant plus difficiles à surmonter que, tout en étant fondés sur l'erreur, ils sont accompagnés, dans l'esprit de ceux qui les suscitent, d'une plus grande bonne foi, et que, pour en triompher, il faut avouer un tort, peut-être même des torts, chose malaisée à tous, même aux savants et aux corporations ecclésiastiques.

S'il ne s'agissait que d'une union sentimentale, comme cela a lieu entre certaines Eglises qui n'exigent que « l'amour fraternel » et qui proclament la liberté dans le reste, les obstacles dont nous parlons n'existeraient pas. Mais comme il est impossible de se contenter du sentiment là où le Christ a enseigné une doctrine positive, il faut que l'*union des Eglises vraiment chrétiennes se fasse dans l'unité de cette doctrine positive révélée par le Christ;* si elle n'est pas cela, elle n'est que fantaisie passagère, édifice construit sur le sable, paille emportée à tout vent de doctrine, *in nequitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris (Ephés.* IV, 14). Les protestants ont suffisamment tenté l'expérience de l'union dans le sentiment; la démonstration de son insuffisance est faite. La véritable et solide union se fera, nous en sommes convaincus, dans l'unité de la foi, ou elle ne se fera pas.

C'est donc un devoir pour les anciens-catholiques et pour tous ceux qui pensent ainsi, d'aborder franchement ces difficultés et d'essayer courageusement de les résoudre. Tels obstacles viennent de la diversité des races, ou de la diversité des Eglises, ou de la diversité des clergés; tels autres de la défectuosité des méthodes, de l'étude insuffisante des vraies sources, de la fausse notion que l'on a de l'état exact des esprits et des doctrines dans les différentes Eglises, etc. Examinons-les en toute simplicité d'esprit et en toute sincérité de cœur. L'œuvre dont il s'agit étant avant tout une œuvre de foi et de piété, et aussi une œuvre de science et de sagesse, ne peut s'accomplir

qu'autant qu'on y apporte de toutes parts de l'humilité et de la science: de l'humilité au triple point de vue national, ecclésiastique et individuel; de la science théologique, sûre et vraie, appuyée sur une méthode rigoureuse.

I. — On a parlé des oppositions de races et de nationalités. Il ne devrait pas en être question dans des affaires qui sont d'elles-mêmes universelles et en dehors, ou plutôt au-dessus, de toutes les races et de toutes les nationalités. L'Eglise chrétienne, étant universelle, ne doit considérer ni les Juifs ni les Gentils, ni les esclaves ni les hommes libres, *non est Judaeus neque Graecus* (*Gal.* III, 28).

De fait, l'ancienne Eglise a tenu ses conciles œcuméniques sans qu'il y eût entre leurs membres aucun conflit de races ni de nationalités. L'opposition faite contre le concile de Chalcédoine (451) par les Egyptiens, les Syriens, les Arméniens, a tenu à des considérations tout à fait étrangères à la question des races. Les difficultés qui se sont élevées dans les Gaules et en Allemagne au sujet du VIIe concile œcuménique (787), ont été motivées par des malentendus de langues et par de mauvaises rédactions de documents, mais non par des oppositions de races.

Sommes-nous aussi sages sur ce point que nos aïeux? Il est peut-être permis d'en douter. Depuis le IXe siècle, surtout depuis le XVIe et plus encore depuis la révolution de 1789, des compétitions politiques ont surgi en Europe, auxquelles se sont adjointes des ambitions de races et de nationalités, et il serait bien difficile de dire que tous les chrétiens d'aujourd'hui placent leur religion avant tout et au-dessus de tout, même au-dessus du rôle politique de leur patrie, de leur nation et de leur race. Là est la première difficulté, difficulté que l'on s'efforce de tenir latente, à laquelle les hommes profondément religieux tâchent de se soustraire dans le fond de leur cœur, mais qui n'en reste pas moins réelle dans un grand nombre d'esprits. Sans doute, les chrétiens de races différentes ne s'attaquent pas entre eux en prétextant ouvertement la différence des races; mais, à l'occasion, ils se caricaturent et se raillent volontiers: on impute à autrui des doctrines qu'il n'a pas ou l'on exagère celles qu'il professe, et l'on ne veut pas voir ce qu'il y a de vrai en elles. Bref, il y a encore entre les Eglises

de races différentes plus d'antagonisme secret que de solidarité réelle. Or, c'est la solidarité qui doit désormais régner et faire disparaître toute trace et tout sentiment d'antagonisme.

Qu'il nous soit permis de reproduire ici une correspondance publiée par le *Catholique national* du 5 octobre 1895, sous ce titre: *Races et religions* (p. 98):

« On comprend que chaque race, chaque nation même, ait ses tendances, ses goûts, ses besoins, ses aptitudes, ses aspirations et, par conséquent, sa manière de concevoir la religion et de la pratiquer, de voir surtout, dans le christianisme, ce qui est de nature à la compléter, à la fortifier, à l'élever, à la satisfaire, et de modeler sur cette règle ses actions religieuses, ses cérémonies et sa discipline. Mais les variétés qui en résultent ne sont que des formes et n'altèrent en rien le fond du christianisme, qui est toujours un et toujours le même pour toutes les races et pour toutes les nations chrétiennes. Que ces variétés engendrent des Eglises diverses, rien de mieux, rien de plus conforme à la nature. Mais que ces Eglises, sous prétexte qu'elles sont diverses et nationales, refusent de se considérer les unes les autres comme membres de l'Eglise chrétienne universelle, ceci est inacceptable, à moins toutefois qu'elles ne professent des dogmes différents et qu'elles n'aient des symboles de foi opposés et contraires. Dans ce cas, l'unité de l'Eglise est rompue, et avant de se donner la main comme membres de la même Eglise, il faut, en effet, revenir à la profession de la même foi, de la foi de l'Eglise universelle. Ceci est de droit commun.

« Mais, autant j'approuve qu'on refuse de considérer comme Eglise sœur une Eglise hérétique parce qu'elle est hérétique, autant je désapprouve celui qui la repousse uniquement parce qu'elle est de race différente ou de nationalité différente. Faire primer la race ou la nation sur la religion ne saurait être admis dans le christianisme, où il n'y a ni Juifs, ni Gentils, mais où tous sont un en Jésus-Christ. Faire de la race ou de la nation un critérium pour juger des rapports d'union ou de désunion qu'on doit entretenir envers une Eglise, est un procédé erroné et inadmissible.

« Ne faisons pas de personnalités pour ne blesser personne. Mais que dire de ce raisonnement qui s'est fait au XVIe et au XVIIe siècle: « Tel professe la foi *allemande*, donc

il est protestant, donc il est hérétique, repoussons-le.» Allemand et protestant étaient synonymes, pour celui qui raisonnait ainsi et qui s'était habitué à détester tout protestant parce que tout protestant était à ses yeux un Allemand. Que de chrétiens qui sont aujourd'hui protestants de nom et qui ne professent aucune hérésie, et qui ne sont nullement Allemands, et que l'on devrait considérer comme d'excellents chrétiens! Mais ils sont protestants de nom! il suffit; c'est assez pour qu'on les repousse sur leur simple titre, sans contrôler la doctrine et la foi qui sont sous ce titre. N'est-ce pas absurde?»

On m'assure qu'il est un pays en Europe où l'ancien-catholicisme devrait être bien accueilli et favorisé, à cause des traditions religieuses de ce pays, qui concordent très bien avec les doctrines et les aspirations des anciens-catholiques. Mais tel s'y oppose, parce que, n'étant pas de race allemande, il ne saurait se rallier à l'ancien-catholicisme, qui, dit-il, est un mouvement allemand; tel autre s'y oppose aussi, mais pour un tout autre motif, à savoir, parce que, étant de race allemande, il ne saurait consentir à ce qu'un mouvement allemand se communiquât à un pays non allemand. Or ce sont là de grosses erreurs. D'abord, il est inexact de prétendre que l'ancien-catholicisme est un mouvement *allemand*. En effet, il y a des anciens-catholiques suisses, hollandais, français, italiens, etc., qui ne sont pas allemands. Ensuite, quand même il s'agirait d'un «mouvement allemand», est-ce une raison pour ne pas considérer avant tout son caractère chrétien et essentiellement catholique? Voilà où nous en sommes encore, paraît-il! Je serais heureux d'être démenti. Mais il est honteux, disons-le hautement, de céder encore à notre époque, à des préjugés de race et de nation, dans une question aussi grave que celle du rétablissement de l'union de l'Eglise chrétienne. Les Eglises qui placent leur particularisme de race au-dessus des intérêts de l'Eglise une et universelle, travaillent contre elles et, à brève échéance, elles sentiront les mauvais résultats de leur conduite. Elles pousseront les autres Eglises non seulement à se détacher d'elles, mais à rompre les cadres ecclésiastiques, qui, il faut le remarquer, *ne sont pas des choses de foi,* pour sauver l'union, la charité et la foi, choses qui valent mieux que tels ou tels cadres ecclésiastiques. C'est inévitable et ce sera le châtiment; qu'elles y prennent garde!

II. — Quoi qu'il en soit de la gravité plus ou moins grande de cette première difficulté, il en est une autre qui la touche de près et qui ne saurait malheureusement échapper à personne: c'est la question de clocher. En général, dans chaque Eglise il est des chrétiens, des ecclésiastiques surtout, qui, toujours et en tout, et à l'exclusion de toute autre Eglise, veulent avoir raison; qui s'obstinent à maintenir cette prétention et à vouloir que le soleil ne luise que dans leur cellule. On nie l'infaillibilité du pape et de l'Eglise romaine, mais on tient, de fait, son Eglise particulière à peu près pour infaillible. On en fait une question d'amour-propre, sinon d'amour-propre national, du moins d'amour-propre ecclésiastique [1]). On veut bien que les autres Eglises fassent des *mea culpa* et des concessions, on l'exige même, mais on ne consent pas à en faire soi-même; ou, si l'on se résigne à faire le second pas, on se refuse à faire le premier. On voit bien dans les autres Eglises leurs divisions, leurs hommes de parti, leurs Garasses, leurs Veuillots, mais on ne veut pas voir les siens ou, si on les voit, on cherche à prendre leur défense et à atténuer leurs torts. « L'Etat, c'est moi », disait Louis XIV; « l'Eglise, c'est moi », disait Pie IX; un écrivain protestant disait dernièrement: « C'est dans nos Eglises qu'il y a le plus grand nombre de croyants autonomes, agissants et convaincus [2]) ! »

Pour légitimer cette attitude, on met en avant, dans le secret de son âme, l'ancienneté de son Eglise; on suppute les années, voire même les siècles, comme si les années et les siècles étaient des raisons et des droits; on érige ainsi des primautés non reconnues, inavouables même; on éternise ainsi ces misérables questions de préséance, qui ont été causes de tant de dissensions et de tant de jalousies mesquines entre les Eglises particulières. Ne serait-il pas plus simple d'avouer que telle Eglise, à telle époque, a commis telle imprudence, telle faute; que tel document officiel, bon peut-être pour l'époque qui lui a donné le jour, est aujourd'hui périmé, usé, inacceptable, et qu'il est ridicule de vouloir le maintenir quand même, surtout quand son maintien arrête par ailleurs tout le mouvement de réunion? Ne suffit-il pas, dans une agglomération,

---

[1]) Voir le *Catholique national*, du 5 octobre 1895, p. 98: *Modestie chrétienne.*

[2]) Voir la *Semaine religieuse de Genève*, 26 septembre 1896, p. 157.

qu'une seule voiture s'obstine à ne pas avancer pour qu'elle arrête toutes les autres? On a parlé de l'*odium theologicum*, on pourrait aussi parler de la jalousie ecclésiastique, c'est-à-dire des jalousies de clochers et de sacristies; toutes choses que l'on condamne avec emphase dans de beaux discours de circonstances, mais que l'on pratique de fait d'une manière même souvent hautaine.

On oublie que c'est l'Eglise universelle qui seule est l'Eglise collective et qui seule doit grouper les Eglises particulières sous sa direction supérieure. On fait de sa propre Eglise particulière une sorte d'Eglise universelle; on lui en attribue tous les droits, et volontiers on serait disposé à prendre telle ou telle Eglise, plus petite et plus modeste, sous sa protection, comme si devant le Christ il y avait de grandes et de petites Eglises! On oublie que le *pusillus grex* de l'Evangile était le troupeau modèle, quoique petit.

Que chaque Eglise s'éprouve donc elle-même, qu'elle fasse son examen de conscience, et il ne lui sera pas difficile, croyons-nous, de reconnaître ses imperfections, peut-être même sa culpabilité. Si elle n'est pas coupable dans la façon dont elle a gardé le dépôt de la foi, ne l'est-elle pas dans la façon dont elle a quelquefois enseigné la théologie, dont elle a épousé telle spéculation, telle opinion, telle querelle, tel système, dans la façon dont elle a réglé sa discipline, dont elle a administré les sacrements, dont elle s'est occupée du salut des âmes? Non seulement, si elle est sincère, il ne lui sera pas difficile d'être humble, mais il lui sera difficile de ne l'être pas: les meilleurs fruits n'ont-ils pas leur ver secret et rongeur?

Que toutes les Eglises se réunissent avec ce sentiment de modestie et d'humilité, de repentir et de bon propos, et les difficultés provenant des opinions théologiques, des divergences disciplinaires, des variantes de rites, disparaîtront rapidement. Elles seront toutes tolérantes, si elles sont toutes modestes; elles ne seront intraitables que sur le dogme même, qui doit effectivement être le même pour toutes; mais, en dehors du dogme, toutes laisseront à chacune la liberté d'agir au mieux de ses intérêts spirituels. Ce sera là le véritable particularisme, le seul permis; car l'autre est manifestement coupable, celui qui place une Eglise particulière au-dessus de l'Eglise universelle, au-dessus même du Christ et du christianisme.

Sans doute, on doit aimer son Eglise particulière, qu'elle soit nationale ou non; mais toujours on doit la subordonner à l'Eglise universelle, comme on doit, dans son amour, subordonner même celle-ci au christianisme et au Christ. De même que dans l'ordre temporel la société particulière dont on fait partie n'est pas tout et qu'en dehors d'elle il y a encore le vrai, le beau, le bien; de même, dans l'ordre religieux, l'Eglise particulière à laquelle on appartient n'est pas tout. Au-dessus de toutes les Eglises particulières il y a l'Eglise universelle, et au-dessus de l'Eglise universelle il y a le christianisme même et Jésus-Christ même. Le christianisme, comme religion, avec son dogme, avec sa morale, avec sa grâce et ses moyens de salut, est supérieur à l'Eglise comme société: car une vérité est supérieure à une société d'hommes imparfaits. Là où tout est bien ordonné, c'est le Christ qui gouverne l'Eglise et non l'Eglise qui gouverne le Christ; c'est le christianisme qui détermine la conduite de l'Eglise, et non l'Eglise qui détermine l'essence du christianisme. Un vrai chrétien aime l'Eglise, mais non au détriment du christianisme, encore moins contre l'esprit du Christ, le maître de l'Eglise. Oublier le Christ et le christianisme pour ne voir que son Eglise particulière, oublier le but du christianisme et les préceptes du Christ sous prétexte de mieux glorifier son Eglise, c'est faire de celle-ci une Eglise étroite et fermée. Rome a commis cette erreur, et de son ecclésiasticisme aussi ambitieux qu'étroit est né le cléricalisme, non moins ambitieux et non moins étroit. L'ecclésiasticisme étroit et hautain est l'esprit de l'ancienne synagogue cherchant à se perpétuer dans l'Eglise; c'est l'esprit de Rome, exclusif et dominateur, disant: Hors de moi, pas de salut. Pour nous, disons plutôt avec saint Paul: *Omnia in Christo* [1]).

III. — Ce qui vient d'être dit des Eglises particulières, doit être dit aussi des clergés. Le clergé de chaque Eglise particulière fait-il toujours tout son devoir dans la question qui nous occupe? Les théologiens — nous parlons en général — se piquent aisément de science personnelle, même dans les Eglises qui condamnent absolument l'individualisme protestant.

---

[1]) Voir le *Catholique national* du 19 octobre 1895, p. 102: *Individualisme et Ecclésiasticisme.*

Ils se flattent volontiers d'avoir leurs systèmes d'explications, à eux. Reconnaissons-le, il est dans la nature humaine (et la nature humaine existe aussi chez les théologiens), de tenir beaucoup plus à ce qui est particulier et propre qu'à ce qui est commun et général. Souvent on attache plus d'importance à la doctrine qu'on s'est faite soi-même qu'à celle qu'on a reçue d'autrui. Souvent même, tel prédicateur oublie de prêcher les dogmes pour prêcher ses propres spéculations à lui. On est feu et flamme pour ses propres conceptions, tandis qu'on reste froid pour les dogmes proprement dits. Aussi serait-il impossible aux théologiens de s'entendre, si l'entente devait être faite en matière de spéculation théologique. Heureusement, elle ne doit être faite que dans le dogme, *una fides*.

Mais la difficulté est de déterminer chaque théologien à ne pas imposer ses élucubrations personnelles comme des dogmes. Il veut bien, en effet, rejeter celles des voisins, mais il ne voudrait pas que les voisins rejetassent les siennes. Il admet bien, en théorie, avec saint Vincent de Lérins que cela seulement est dogme « qui a été cru toujours, partout et par tous » ; mais, de fait, dans la pratique, il trouve toujours moyen d'associer, d'assimiler même ce qu'il enseigne, lui, avec ce qui a toujours été cru; il ne peut pas consentir à ce qu'on ait cru autrement que lui, et il exige que son explication soit la bonne, la seule bonne. C'est en vain qu'on lui en montre l'origine récente ou relativement récente; il est habitué à son mot, à son système, à sa manière de dire et de penser, et il ne veut pas en démordre; il faut que les autres acceptent son dire et son vouloir. Saint Augustin disait: « *Quaerite disputando*, cherchez en discutant ». Mais lui, il ne discute pas pour chercher la vérité, il discute pour discuter et pour faire triompher, non la vérité, qui le touche peu, mais uniquement sa propre manière de voir.

Cette difficulté est plus grande qu'on ne pense.

Il serait cependant facile de la faire disparaître, si chacun voulait considérer qu'il ne peut exiger d'autrui que l'acceptation du vrai dogme et du vrai dogme seulement; que cela suffit, du reste, et amplement, pour la vitalité de l'Eglise et l'extension du règne de Dieu; qu'en dehors du dogme, chacun est libre d'avoir ses propres spéculations, libre même de les

faire valoir, mais sans avoir aucunement le droit de les imposer comme des dogmes; qu'en se tolérant tous ainsi les uns les autres avec respect et fraternité, on honore la religion et l'Eglise, on édifie les âmes; que le scandale commence, au contraire, avec l'intolérance et les disputes acerbes. Sans doute, l'adversaire qu'on attaque, on ne l'attaque que parce qu'on est persuadé qu'il se trompe; mais encore faudrait-il que l'attaque fût du moins respectueuse et fraternelle. Et si l'adversaire respecte lui-même le dogme, il n'appartient à aucun particulier de s'adjuger le droit d'en faire justice; non, aucun particulier, si savant et si haut placé soit-il, n'a le droit de se substituer à l'Eglise; il doit savoir se taire, au besoin, et laisser parler l'Eglise, et laisser aussi parler les autres frères.

Que l'on se passionne dans les choses politiques et sociales, on le conçoit; mais, dans les choses de Dieu, dans les choses que le Christ a voulu laisser à notre liberté et à notre conscience, pourquoi n'être pas toujours calme, toujours patient, toujours digne, toujours fraternel, sauf toutefois peut-être contre ceux qui se permettent de remplacer le calme et la fraternité par l'arrogance et par l'exclusivisme hautain? Les habitudes de discussions dans lesquelles les clergés sont élevés depuis des siècles, les ont rendus — je parle en général — plus ou moins militants, agressifs, subtils, entiers, entêtés, opiniâtres, cassants. C'est là un défaut grave qui remplit l'histoire ecclésiastique et qui a suscité contre les plus sages réformes et contre les meilleures œuvres des obstacles souvent insurmontables. Que de bien aurait été fait sans ce défaut!

Bref, si le cléricalisme politique est « l'ennemi » dans la société temporelle, le cléricalisme théologique est plus encore « l'ennemi » dans la société spirituelle. Si encore tous ces discuteurs passionnés et exclusifs étaient tous des travailleurs disposés à remonter aux sources et à poursuivre des recherches scientifiques sérieuses. Mais, hélas! la plupart ne sont que des échos de la scolastique ou de leurs premières leçons élémentaires, portant encore leur premier bagage théologique, n'en ayant pas d'autre, n'ayant rien contrôlé, rien corrigé, rien amélioré et, disons le mot, n'étudiant rien à fond. Et, presque toujours, ce sont ces prétendus théologiens qui, avec quelques ouvrages de quatrième ou cinquième main,

font mouvement en arrière pour empêcher la marche en avant des travailleurs et le retour aux sources premières!

IV. — Après le triple amour-propre que nous venons d'analyser et qui nous paraît constituer le principal obstacle à l'union désirée et projetée, signalons l'obstacle, très considérable aussi, provenant de l'absence ou de l'insuffisance de la méthode.

En 1697, Leibniz a écrit : « On trouve dans le monde plusieurs personnes bien intentionnées ; mais le mal est qu'elles ne s'entendent point et ne travaillent point de concert. S'il y avait moyen de trouver une espèce de glu pour les réunir, on ferait quelque chose. Le mal est souvent que les gens de bien ont quelques caprices ou opinions particulières, qui font qu'ils sont contraires entre eux..... Il y a bien des personnes dont on pourrait profiter, si on pouvait bannir l'esprit *sectaire*, qui consiste proprement dans cette prétention de vouloir que les autres se règlent sur nos maximes, au lieu qu'on se devrait contenter de voir qu'on aille au but principal. »

Oui, on devrait se contenter d'aller au but principal ; mais, au lieu de cela, on se perd dans des buts secondaires, dans des sentiers de traverse, dans des broussailles même. Ce qui conduirait au but principal, ce qui empêcherait les ouvriers de disperser leurs forces à droite et à gauche, la « glu » qui les réunirait et les tiendrait fermement dirigés vers le terme assigné et poursuivi, c'est la méthode. Rien ne vaut une bonne méthode, et rien ne la remplace, ni l'érudition, ni l'éloquence, ni même le zèle.

La bonne méthode, c'est d'abord la logique qui montre la vérité, et la sagesse qui la réalise. Il faut être logique et il faut être sage. Il paraît que ce n'est pas toujours facile puisque c'est si rare. Savoir raisonner juste et ne pas sortir de la question ; savoir choisir son point de départ et régler sa marche d'après le point où l'on doit arriver ; savoir résister à l'attrait des déviations, des chemins de traverse, des écarts, des incidents, des tangentes, et marcher toujours vers le but ; savoir retrancher les inutilités et être toujours dans son sujet, *in re et ad rem ;* savoir envisager une question dans son ensemble et dans ses détails, en montrer la vraie portée sans l'amoindrir ni l'exagérer, résister aux duperies de l'imagination

et aux miroitements de l'esprit; savoir enchaîner les idées aux idées, les faits aux faits, puis les idées aux faits, et les faits aux idées, sans esprit de parti, ni d'école, ni d'Eglise, oui, cela est difficile et rare.

On convient bien en théorie qu'il y a des règles de critique historique, philologique, exégétique, règles qu'il faut observer. Mais, de fait, on les observe rarement. On est et on veut rester avant tout de son temps et de son pays, même quand il s'agit de juger d'autres temps et d'autres pays. En présence d'un livre oriental, écrit dans le style oriental, les Occidentaux veulent le juger d'après les usages occidentaux et d'après les styles occidentaux; un esprit précis et mathématique veut prendre à la lettre et strictement telle phrase qui n'avait dans la pensée de son auteur qu'une portée poétique et morale; on met ainsi des équations là où il ne doit y avoir que des analogies, et du littéralisme strict là où l'exactitude exige le spiritualisme ou même le simple sens figuré. C'est ainsi qu'avec la meilleure intention on commet des contresens complets. Dans quels systèmes erronés n'est-on pas tombé pour avoir pris rigoureusement à la lettre certaines paroles des Ecritures qui devaient être entendues selon l'esprit! *Littera occidit, spiritus vivificat.* On convient de la sagesse de cette parole, mais il est rare et difficile de ne pas la violer.

C'est le cas, plus que jamais, de se rappeler que la langue hébraïque, si apte à la poésie, ne saurait être traitée avec la même rigueur que les langues moins poétiques et plus exactes; qu'il est dans l'Ecriture une quantité de maximes absolues et de phrases imagées que le bon sens défend de prendre strictement; que, si les Juifs se sont aveuglés en se rendant esclaves de la lettre, les chrétiens doivent être assez éclairés pour n'être les esclaves d'aucun mot, mais seulement les esclaves des idées vraies et de l'esprit; que la plupart des hérésies, ainsi que des systèmes inextricables ourdis par certains théologiens, ont pour origine le littéralisme étroit qui confond l'idée avec le mot et qui rapetisse celle-là au matérialisme de celui-ci [1]). C'est le cas de se rappeler que, s'il y a

---

[1]) Voir le *Catholique national* du 7 décembre 1895, p. 89-90: *Littéralisme et Matérialisme.*

une différence essentielle entre le dogme, vérité divine, et la spéculation théologique, doctrine humaine, il faut aussi établir une différence entre un symbole de foi et une explication de la foi, donc, ne pas confondre, dans un concile œcuménique, une définition de la foi avec un document sur la foi, ni une confession de foi avec un catéchisme ecclésiastique, etc.

Ce qui n'est pas moins rare et difficile, c'est de savoir traiter une question d'après ses sources vraies, une époque d'après ses documents propres; par exemple: de ne pas étudier l'ancienne Eglise d'après les documents fantaisistes du moyen âge; de ne pas constater la croyance de l'ancienne Eglise sur tel ou tel point, d'après les assertions du IXe siècle, ou du XIe, encore moins du XIIIe ou du XVIe; de ne pas mêler indistinctement saint Basile et Thomas d'Aquin, saint Ambroise et Paschase Radbert; de ne pas attribuer à l'ancienne Eglise la terminologie qui n'a pris naissance qu'au XIIe siècle, et surtout de ne pas vouloir juger les doctrines de l'ancienne Eglise d'après cette terminologie scolastique; de ne pas chercher à introduire dans les croyances d'une époque les croyances d'une époque postérieure; de ne pas chercher à faire passer un simple concile provincial ou régional pour un concile œcuménique, ni un docteur qui parle en son nom privé pour un docteur qui parle au nom de tous et comme témoin de la foi de son Eglise; de ne pas confondre une simple tradition particulière et locale avec une tradition universelle; de ne se laisser surprendre par aucun mot à effet, par aucun terme absolu, par l'abondance stérile et la phraséologie vague; de se méfier des idées en bloc et des mots en *isme,* de ne les admettre qu'après une rigoureuse analyse et avec toutes les réserves nécessaires, de ne voir en eux ni des panacées, ni des épouvantails, mais de les réduire à leur juste valeur par un examen impartial et exact. La théorie du *bloc* est aussi erronée et aussi fatale en religion et en théologie qu'en politique et en histoire; les conversions en bloc, les jugements en bloc, les condamnations en bloc recouvrent plus d'erreur que de vérité [1]).

C'est encore le cas, plus que jamais, de se rappeler qu'aujourd'hui, loin d'épouser les querelles d'autres âges, celles de

---

[1]) Voir le *Catholique national* du 16 novembre 1895, p. 109-110: *La théorie du «Bloc» en religion.*

notre époque ne nous suffisent que trop. Nous devons profiter des fautes et des exagérations dans lesquelles sont tombés nos prédécesseurs; nous devons éviter, comme de dangereux écueils, les mots malheureux ou les systèmes contre lesquels ils ont échoué. C'est le cas de nous rappeler que la diversité des formules n'implique pas toujours la diversité des opinions, et que tel groupe de chrétiens que nous tenons pour hostile parce qu'il a une formule qui nous déplaît, partage au fond peut-être notre croyance, malgré la diversité des termes. C'est le cas de nous rappeler que la vraie théologie, ainsi que la vraie religion, doit être sage, c'est-à-dire modérée, d'autant plus modérée que Dieu est l'Etre ineffable, et que ceux-là le connaissent d'autant mieux qui ont le sentiment de l'ignorer davantage, *scitur melius nesciendo;* que, comme l'a dit Leibniz, « il ne faut pas toujours demander des notions adéquates et qui ne contiennent rien qui ne soit expliqué »; que « les mystères reçoivent une explication, mais que cette explication est imparfaite, et qu'il n'est point nécessaire que l'explication aille aussi loin qu'il serait à souhaiter, c'est-à-dire qu'elle aille jusqu'à la compréhension et au comment »; qu'il est des questions où il faut savoir suspendre son jugement, non pour y renoncer, mais pour l'affermir.

Et puisque nous avons déclaré plusieurs fois, dans nos conférences et nos congrès, qu'il était urgent, pour réaliser l'union des Eglises dans la même foi, de préciser cette foi en la dégageant des éléments étrangers qui y ont été introduits, en traçant la ligne de séparation entre le vrai dogme et la pure spéculation théologique, notre devoir est évidemment de marcher dans cette voie, si laborieuse qu'elle soit; notre devoir est de ne jamais oublier notre précieux critérium catholique, plus nécessaire que jamais, et de toujours nous souvenir que, pour que la foi soit ce qu'elle doit être, il faut d'abord s'imposer la tâche, coûte que coûte, de ne pas la mettre où elle n'est pas; notre devoir est de prendre chaque dogme en particulier, de distinguer nettement toutes les questions qui lui sont relatives, de recueillir sur ces questions les textes de l'Ecriture et des Pères, de constater les points sur lesquels il y a enseignement universel, constant et unanime, et ceux sur lesquels un tel enseignement fait défaut. Telle est la méthode stricte, qui seule peut nous conduire à la distinction que nous voulons

établir, et qui seule peut nous faire connaître quels ont été les dogmes de l'Eglise indivisée et comment ils diffèrent des faux dogmes et des fausses doctrines qui ont pris naissance après la division des Eglises, à des époques très ignorantes ou très passionnées, plus favorables par conséquent à la diffusion de l'erreur qu'à celle de la vérité.

On nous objecte qu'en faisant ce travail, nous serons amenés à saper les légendes et que, dès lors, nous faisons une œuvre mauvaise et même irréligieuse: mauvaise, parce que les peuples ont besoin de légendes, comme les petits enfants demandent des contes pour s'endormir, et que c'est être cruel que de leur en refuser; irréligieuse, parce que la religion, au fond, n'est qu'une légende. Cette objection est parfaitement erronée. Il est faux que la vraie religion ne soit qu'une légende; elle est un fait historique, elle est une philosophie profonde, elle est une vérité divine et divinement rationnelle. Que les peuples encore naïfs cherchent des rêves naïfs et qu'ils s'y délectent, je ne m'y oppose pas; mais qu'ils doivent être religieux à ce titre, c'est une erreur grossière et une insulte à la religion. La religion grandira et se fortifiera d'autant plus qu'elle sera davantage d'accord avec la vérité et avec la science. Les vérités positives font les hommes positivement religieux, tandis que les légendes ne font que des hommes crédules et superstitieux.

Si ce travail est magnifique, il est aussi difficile et il exige beaucoup d'efforts d'application et de persévérance, efforts qui, il faut le reconnaître, sont rares. Raison de plus pour redoubler de courage et de prudence. Puisque nous avons la foi, notre devoir est de chercher non l'obscurcissement, mais l'intelligence de ce que nous croyons: *fides quaerens intellectum.* Puisque nous vivons selon l'esprit, notre devoir est de développer notre spiritualité, non par des actes matériels, mais par des idées et des sentiments spirituels: *spiritus intus alit.* Et lorsque nous ne savons pas, confessons-le modestement, et, à l'exemple de saint Augustin, instruisons-nous non en affirmant, mais en cherchant, *non affirmando, sed quaerendo.*

Bref, mesurons nos forces, et, puisqu'elles sont limitées, très limitées, ne cherchons pas à tout savoir et n'exigeons pas d'autrui qu'il nous explique ce que nous ne pourrions pas

expliquer nous-mêmes. Soyons curieux d'une curiosité légitime, mais sachons adorer le mystère. Celui qui veut tout résoudre avec sa raison ressemble à l'enfant qui veut tout prendre avec ses doigts, même les étoiles.

Et de même qu'il y a des théologiens trop exigeants, soit pour accumuler et exagérer les mystères, soit pour vouloir les réduire à la petitesse de leur propre esprit, il y a aussi des théologiens trop méticuleux, qui veulent voir les choses de trop près. S'obstiner à vouloir apercevoir les essences, porte avec soi son châtiment: car on finit par ne plus rien apercevoir. Il est des choses et des vérités qui ne sont bien vues qu'à une certaine distance. « L'idéal, disait Lamartine, n'est que de la vérité à distance. » Peut-être est-ce pour cette raison que les Eglises, même unies, doivent, ce semble, ne pas se considérer de trop près les unes les autres. Elles éviteront ainsi les minuties et les mesquineries. Puisqu'il y a de l'immensité dans notre tâche, mettons-en aussi dans notre esprit. Je veux dire: accomplissons notre tâche avec la largeur nécessaire d'esprit et de cœur. Rappelons-nous la petitesse de ce Philippe II d'Espagne, qui se croyait si grand, et qui, à force d'orgueil et de sotte ambition, croyait devoir régler toutes choses, même de ridicules minuties; il n'a fait qu'embarrasser et perdre sa puissance dans des toiles d'araignée.

Du théologien méticuleux au théologien chicaneur, il n'y a qu'un pas. Hélas! de même que certains avocats rapetissent la science du droit jusqu'à l'art de la chicane, ainsi certains théologiens réduisent la théologie, la science de Dieu et des choses divines, à n'être plus qu'un enchevêtrement de subtilités, un ergotage creux et absurde, un amas de considérations prétendues mystiques, qui font fuir le penseur et l'homme de bon sens.

Avouons-le, trop nombreux sont les théologiens qui compliquent la religion, qui compliquent le dogme, qui compliquent la théologie, comme si la complication était la science même! La vraie science est simplicité, et la vraie religion aussi, puisque Dieu, dans son infinité, est simplicité infinie.

Si nous avons fait précédemment l'éloge de la logique, c'est de la vraie logique que nous avons voulu parler et non de cette fausse logique qui, ne sachant pas se corriger par elle-même, outre tout et force tout. Combien n'ont-ils pas nui à la

religion, ces théologiens qui, sous prétexte de logique à outrance, ont tiré des principes chrétiens les conséquences les plus antichrétiennes qu'il soit possible d'imaginer! Partis d'une vérité évangélique indiscutable, ils ont appliqué cette vérité de l'ordre moral et religieux avec une rigueur mécanique et algébrique, et ils ont abouti ainsi à des abîmes, poussant infatigablement leur marche en avant à travers l'abstrait et l'absolu, sans remarquer qu'il s'agissait de choses contingentes et relatives. Et c'est ainsi qu'on arrive à une théologie et à une religion monstrueuses, lorsqu'on tombe, non de la méthode, mais de l'abus de la méthode, dans l'abus du raisonnement, lorsqu'on veut forcer le relatif à être l'absolu, et qu'on voit dans les hommes non des âmes libres à éclairer, mais seulement des théorèmes géométriques à résoudre.

V. — L'union des Eglises étant une question d'ecclésiologie et de dogmatique, puisqu'il s'agit d'unir des sociétés religieuses dans le dogme et par le dogme, il en résulte qu'il faut surtout éclaircir la notion de l'Eglise et la notion du dogme, par conséquent tout ce qui touche, d'une part, à la vie de l'Eglise, à la constitution de l'Eglise, à l'autorité et à la liberté dans l'Eglise, aux relations entre les Eglises particulières et l'Eglise universelle, aux droits des laïques et aux devoirs des membres de la hiérarchie, etc., et, d'autre part, aux procédés à suivre pour constater exactement le dogme, aux sources à consulter, aux règles d'interprétation des textes, etc.

Je n'ai point à faire ici une étude sur les sources du dogme chrétien, pas plus qu'un traité de l'Eglise. Mais qu'il me soit permis de rappeler qu'il y a des différences entre: 1° un symbole de foi défini par un concile œcuménique et approuvé par l'Eglise universelle; 2° une déclaration de foi ou de principes, rédigée dans un concile non œcuménique et adoptée seulement dans une ou plusieurs Eglises particulières; 3° un catéchisme, soit que ce catéchisme ne contienne que les choses nécessaires *(in necessariis unitas)*, soit qu'il soit étendu, délayé, rempli de spéculations théologiques et de termes plus ou moins heureux. — En appeler à un catéchisme de cette sorte pour étayer un prétendu dogme; extraire de ce catéchisme tel mot et en conclure que ce mot est un dogme, et

un dogme admis comme tel par toute l'Eglise dans laquelle ce catéchisme est en usage, c'est mal raisonner, c'est méconnaître la nature même du dogme. J'insiste sur ces détails, parce que beaucoup de théologiens habitués aux procédés usités dans l'Eglise romaine, aux à peu près, aux fausses assimilations, commettent journellement ces sortes de méprises. Qu'on veuille donc bien se souvenir que l'exactitude dans la pensée et dans le langage est la première condition à observer entre gens qui veulent découvrir la vérité ou s'unir dans la vérité; que ce n'est enrichir ni l'histoire, ni la théologie, que de les encombrer d'hypothèses ou de termes nouveaux, ou rares, ou amphibologiques, surtout quand il s'agit d'exprimer le dogme qui, devant être une lumière pour tous, doit être, par conséquent, aussi simple et aussi clair que possible.

Une exacte classification des sources et une juste attribution à chaque source de sa valeur vraie, sont donc des devoirs qui s'imposent à tous.

Autre observation non moins importante.

Confondre la religion et l'Eglise est une erreur très répandue, spécieuse par son apparente et naïve simplification des choses, mais fatale à la religion et à l'Eglise. On le comprendra aisément si l'on considère que la religion et l'Eglise sont différentes de nature et d'essence, et que, lorsque les différences des essences ne sont pas respectées, il y a forcément dommage pour elles. La religion est un lien entre Dieu et l'homme: lien d'idées, de sentiments, d'actions toujours spirituelles, même quand elles sont exprimées matériellement ou corporellement. L'Eglise n'est par elle-même ni une idée, ni un sentiment, ni une action; elle est essentiellement une société d'hommes, société fondée, il est vrai, sur des idées et des sentiments dans le but de produire des actes spirituels ou religieux, mais société d'hommes. La religion est l'âme de cette société, mais cette société n'est pas plus la religion que le corps n'est l'âme. On ne saurait confondre l'âme et le corps sans porter préjudice à l'âme et au corps. On ne saurait exiger du corps ce qu'on exige de l'âme; pareillement, on ne saurait exiger de l'Eglise ce qu'on exige du christianisme même. On est en droit d'exiger du christianisme, comme vérité, comme sentiment, comme morale, qu'il soit absolument vrai, juste, généreux, sublime, divin; mais on ne saurait

exiger ces choses au même degré d'aucun homme, ni d'aucune société d'hommes, ni par conséquent d'aucune Eglise. Le christianisme, comme religion, est parfait et doit être parfait, autant du moins que la perfection peut exister en ce monde; mais aucune société d'hommes ne peut être parfaite. L'Eglise chrétienne doit être parfaitement une et parfaitement sainte; mais cette *perfection* est un idéal auquel elle doit tendre toujours davantage, plutôt qu'une réalité déjà existante. De fait, son unité et sa sainteté ne sont que des réalités imparfaites, non que cette imperfection provienne du christianisme même, mais des hommes, des membres de l'Eglise, qui sont forcément imparfaits, divisés et coupables.

Que l'on traite le dogme avec une rigueur philosophique, avec une logique intransigeante, ce n'est que justice et exactitude: car toute idée qui prétend être vraie doit satisfaire strictement à la logique. Mais traiter une société d'hommes et les questions relatives à cette société, en tant que société, les traiter, dis-je, avec la même rigueur que le dogme, serait une erreur profonde. Que d'hommes sont dans la vérité et ne sont pas dans l'Eglise, et que de personnes sont dans l'Eglise et ne sont pas dans la vérité! Saint Augustin a écrit, sur les imperfections de l'Eglise terrestre, soit au point de vue de l'unité, soit au point de vue de la sainteté, des pages aussi catégoriques que possible [1]). Ceux-là ont donc tort qui, pour réaliser l'union des Eglises particulières, exigent autre chose que l'unité de la foi, et qui veulent que les questions de discipline, de rite, d'administration soient traitées par toutes les Eglises avec une rigueur inflexible et cassante, comme si la discipline, le rite, l'administration étaient le dogme! Pour être dans la vérité, il faut respecter les essences des choses: donc traiter le dogme comme le dogme, la discipline comme la discipline, les cérémonies comme les cérémonies, l'administration comme l'administration. De même, autant il faut être strict dans le domaine religieux qui est avant tout vérité et justice, autant on doit être charitable, bon, doux et humble de cœur, dans les questions purement ecclésiastiques, et respecter la liberté de chacun et l'autonomie de chaque Eglise.

---

[1]) Voir la *Revue*, livraison 8, 1894, p. 607-626 (surtout les § 6, 12, 14, 21).

VI. — Relativement à la situation précise de l'Eglise ancienne-catholique, peut-être y a-t-il quelque obscurité dans l'esprit de plusieurs membres d'autres Eglises; et cette obscurité pouvant faire naître des difficultés, il importe de la dissiper.

Les anciens-catholiques ont toujours été catholiques dans le vrai et bon sens du mot, même avant le 18 juillet 1870; ils ne sont jamais sortis de l'Eglise vraiment catholique, même lorsqu'ils se sont constitués en Eglise particulière séparée de Rome, et par conséquent ils n'ont pas à rentrer dans l'Eglise catholique dont ils n'ont jamais cessé de faire partie. Ce sont là des assertions qui doivent être tenues pour évidentes et pour certaines.

A ceux qui les révoqueraient en doute, nous ferions observer que, de tout temps, à mesure que la papauté romaine a formulé ses prétentions, il s'est trouvé, en Occident, des catholiques qui les ont repoussées; catholiques qui n'ont cessé de réclamer le retour à l'Eglise primitive, la réforme de la papauté, de l'épiscopat et du clergé; et que plus cette réforme a été enrayée et combattue de fait par la papauté, plus ces mêmes catholiques occidentaux se sont élevés contre la papauté, même contre les désordres de la curie, contre les erreurs de l'Index, contre les cruautés de l'Inquisition, contre les scandales des casuistes. Ces catholiques ont été légion, et il n'est pas difficile de retrouver dans l'histoire les textes mêmes de leurs griefs, de leurs protestations, de leurs confessions de foi. En France, sous le nom de gallicans, en Allemagne, en Italie, en Espagne, en Angleterre, ils ont élevé la voix, voix puissante qui n'a jamais été étouffée avant le 18 juillet 1870, et que les anciens-catholiques d'aujourd'hui, continuateurs de tous les catholiques-libéraux d'autrefois, ont faite leur. Que ces catholiques aient été appelés aussi romains, il importe peu, leur romanisme n'ayant été qu'une étiquette secondaire, tandis que leur catholicisme a toujours été la seule note caractéristique et importante de leur Eglise: ils n'ont jamais accepté du romanisme, en effet, que ce qui en était conciliable avec le vrai catholicisme, et jamais celui-ci, chez eux, n'a été substantiellement altéré par celui-là.

Qu'on veuille bien remarquer que les catholiques dont nous parlons ne sont pas seulement ceux qui ont été traqués

par l'Inquisition et que Rome s'est efforcée de faire passer pour hérétiques, comme les Vaudois, les Albigeois, les Fraticelles, les Apostoliques, etc.; nous entendons parler aussi des catholiques qui n'ont jamais été expulsés de l'Eglise dite romaine, qui ont vécu et sont morts dans son sein, qui y ont même rempli des fonctions importantes et que les romanistes eux-mêmes, par conséquent, ne sauraient récuser. Je me bornerai, pour le moment, à un exemple entre cent. On sait que le cardinal de Lorraine, venu au Concile de Trente, en 1562, avec quatorze évêques français, trois abbés, dix-huit théologiens, dont douze étaient docteurs de la Faculté de Paris, ne demandait rien moins, au nom même de l'Eglise de France, que de « corriger les cérémonies, retrancher les superstitions et tous les autres abus qui ne servaient qu'à tromper le peuple; mettre un terme à la vie licencieuse des personnes ecclésiastiques et arriver, s'il le fallait, à concéder le mariage des prêtres; permettre aux fidèles la communion sous les deux espèces, pratique de la primitive Eglise dont on demandait énergiquement le retour; réclamer l'administration des sacrements dans la langue nationale; rendre facultatif le culte des images et réformer les indulgences. Il voulait, en outre, qu'on accordât de fait aux hérétiques tout ce qui était possible, comme de jouir légitimement des biens ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés [1] ».

Bien plus, l'auteur catholique-romain auquel je viens d'emprunter à dessein cet aveu, élève la question, la généralise et dit expressément: « Il y avait, au Concile de Trente, deux grands partis en présence, reproduisant l'un et l'autre, dans des conditions égales de conviction et d'énergie, les deux tendances qui, avec quelques différences selon les temps, ont *toujours* divisé les plus fidèles soutiens du catholicisme et de la papauté. L'un était particulièrement représenté par les Italiens et les Espagnols: c'était le parti de la résistance inébranlable, de la lutte à outrance contre les hérétiques, de l'impossibilité théorique d'arriver jamais à une transaction ou à un accommodement. Appuyé sur le roi d'Espagne, le pape croyait sincèrement (?) qu'il lui était impossible de concéder le moindre

[1]) Voir G. Baguenault de Puchesse, *Jean de Morvillier*, p. 159-160: Paris, Didier, 1870.

point, de condamner le plus léger abus sans ébranler l'autorité du saint-siège et compromettre le sacré dépôt que l'Eglise entière lui avait confié. L'autre fraction, moins nombreuse, peut-être moins profondément versée dans la science théologique (?), mais plus intelligente, plus active, plus pénétrée des besoins de l'époque, se composait en grande partie des prélats de France et d'Allemagne... Ils n'hésitaient point à avouer qu'il était indispensable de relâcher quelque chose de l'ancien absolutisme légué par la tradition du moyen âge, et de corriger les abus qui s'étaient introduits dans l'exercice d'un pouvoir si longtemps incontesté (?)... Leur attachement aux principes catholiques était, du reste, si complet et si absolu qu'ils cédèrent plus d'une fois avec soumission, mais non sans regret, aux décisions de la majorité, aux exigences même de la cour de Rome. Aussi est-il impossible de ne pas rendre un profond hommage à leurs grandes et nobles tendances, à l'élévation et à la droiture de leurs intentions [1]) ».

Donc on peut dire que, même depuis la rupture entre les deux grandes fractions de l'Eglise universelle, entre la fraction orientale et la fraction occidentale, il y a toujours eu des anciens-catholiques dans l'Eglise d'Occident, c'est-à-dire des catholiques restés fidèles aux dogmes et à l'esprit de l'ancienne Eglise indivisée, et cela malgré les servitudes disciplinaires auxquelles ils ont dû souvent se soumettre pour éviter, croyaient-ils, un plus grand mal [2]).

Ces anciens-catholiques, en croyant devoir rejeter les faux dogmes du 18 juillet 1870 et en se séparant de l'Eglise romaine qui, à leurs yeux, cessait d'être catholique et n'était plus que romaine, n'ont jamais rompu avec l'Eglise catholique universelle. Bien plus, c'est par attachement au catholicisme qu'ils ont rompu avec la papauté romaine devenue anticatholique. De même, ils ne sont jamais sortis de l'Eglise universelle; bien plus, c'est pour mieux rester dans l'Eglise universelle qu'ils se sont séparés de l'Eglise particulière de Rome, qui, elle, considérée du moins dans sa hiérarchie, se séparait et sortait positivement de l'Eglise universelle. Comprenant

---

[1]) *Ibid.*, p. 165-167.

[2]) Voir dans la *Revue* notre étude sur la *Visibilité de l'Eglise catholique en Occident*, n° 14, 1896, p. 264-280.

alors mieux que jamais la vraie nature du *catholicisme* ou *universalisme*, ils ont voulu, pour être plus catholiques encore qu'avant le 18 juillet 1870, se reporter sur le terrain de l'ancienne Eglise indivisée, c'est-à-dire de l'Eglise vraiment universelle, composée et des Eglises orientales et des Eglises occidentales, autonomes dans leur propre administration, et professant toutes la même foi catholique définie par les mêmes conciles œcuméniques. En se déclarant en union avec les vénérables Eglises d'Orient, avec celles du moins qui professent les dogmes de l'ancienne Eglise universelle et qui sont restées pures de toute innovation dogmatique inconnue à l'ancienne Eglise, les anciens-catholiques ont donné la preuve authentique, notoire, éclatante, de leur catholicisme. Ils attendent, pour que l'union soit complète, que les Eglises orientales en question fassent de leur côté le pas nécessaire; mais, en attendant, ils croient avoir fait leur devoir de catholiques et avoir démontré au grand jour la catholicité de leurs principes et de leur foi. Membres de l'Eglise catholique universelle, solidement établis dans la foi de l'Eglise indivisée, intrépidement armés du critérium catholique de Vincent de Lérins, ils ont tout ce qu'il faut pour faire la réforme catholique, pour préparer l'union des Eglises vraiment chrétiennes, pour tracer la ligne de démarcation entre les vrais dogmes de l'ancienne Eglise et les spéculations des théologiens, pour éviter les fautes de leurs prédécesseurs et pour en profiter. C'est dans cet esprit qu'ils travaillent, et c'est dans cet esprit seulement que leur travail, croyons-nous, peut être béni.

Ceux qui l'entraveraient seraient ceux qui, oubliant qu'il s'agit non de l'*unité des Eglises,* mais de l'*union des Eglises particulières* dans l'unité de l'Eglise catholique ou universelle, voudraient abolir toute diversité et, au nom de l'unité de la foi et de l'unité de l'Eglise, refuseraient aux Eglises particulières leur droit à l'autonomie et à la diversité d'opinions, de rites et de discipline. Que l'on dise que l'Eglise universelle, tout en étant une, a été diverse et autonome en Orient, diverse et autonome en Afrique, diverse et autonome dans les Gaules, etc.; ou que l'on dise que l'Eglise universelle, tout en étant une, a été une confédération d'Eglises particulières autonomes, unes par la profession de la même foi, diverses par les divergences de la discipline, c'est au fond la même

idée exprimée de deux manières différentes. Ce qui importe, c'est que l'union en question ne soit pas une absorption des Eglises par une seule, et que la confédération susdite n'implique aucune confusion dans la foi.

Ceux qui entraveraient l'union, ce seraient ceux qui exigeraient qu'on fût absolument semblable pour s'entendre, et qui ne comprendraient pas que, de même que des peuples peuvent être uns, tout en ayant des traditions nationales diverses, ainsi les Eglises nationales peuvent être unes par la foi, tout en ayant des coutumes diverses.

Ceux qui entraveraient l'union seraient ceux qui, oubliant la vraie notion de l'*universalisme,* proclameraient que l'Eglise *occidentale,* à elle seule, est *l'Eglise catholique,* que ses conciles sont œcuméniques, que ses décisions sont des dogmes catholiques, etc.; ou ceux qui proclameraient que l'Eglise *orientale,* à elle seule, est *l'Eglise catholique,* que ses propres conciles sont œcuméniques, que ses propres décisions sont des dogmes catholiques, etc. Non, l'occidentalisme seul n'est pas *le* catholicisme, l'orientalisme seul n'est pas non plus *le* catholicisme; le catholicisme vrai, ou l'universalisme vrai, est constitué par l'union des Eglises orientales et des Eglises occidentales *professant la vraie foi orthodoxe,* celle qui a été professée « toujours, partout et par tous ».

Ceux qui entraveraient l'union, ce seraient encore ceux qui, au lieu de rester sur le terrain de l'Eglise indivisée, se transporteraient sur celui du moyen âge ou sur celui de l'époque moderne; ceux qui, au lieu d'invoquer les documents de l'ancienne Eglise indivisée, les seuls admis à la fois par l'Orient catholique et par l'Occident catholique, voudraient définir la foi catholique par des documents que l'ancienne Eglise n'a pas connus; ce seraient ceux qui voudraient imposer comme dogmatiques des termes nouveaux qui ne sont ni dans l'Ecriture sainte, ni dans la Tradition universelle, ni dans le bon sens, ni dans la science; ceux qui, oubliant que la foi n'est pas la spéculation théologique et, de même, que la spéculation théologique n'est pas la foi, chercheraient à les confondre et à faire passer l'une pour l'autre, soit à la façon de certains protestants qui n'ont vu que des spéculations et des opinions dans certains dogmes, soit à la façon des papistes qui ont constamment transformé leurs opinions et leurs spéculations en dogmes.

Ceux qui entraveraient l'union, ce seraient encore ceux qui, méconnaissant le critérium catholique tel que saint Vincent de Lérins l'a si heureusement formulé, et refusant de l'appliquer strictement dans la pratique, chercheraient à faire définir et à imposer comme dogmes de foi divine des doctrines qui sourient à leur piété, mais qui scandalisent la piété d'autres frères, et qui, en tout cas, n'ont pas été professées comme doctrines divines par tous les Pères de l'Eglise universelle.

Ceux qui entraveraient l'union, ce seraient encore ceux qui, tout en professant de l'admiration pour les déclarations et les décisions des conférences de Bonn de 1874 et de 1875, ne tiendraient cependant, dans les discussions pendantes, aucun compte de ces déclarations et de ces décisions, les violeraient même sous prétexte que telle doctrine, ou tel rite, ou telle tradition du moyen âge, est à leur convenance et à leur dévotion, qu'ils ne sauraient s'en départir, et que, ne pouvant s'en départir, ils voudraient aussi que les autres ne pussent pas en faire abstraction. De telles prétentions seraient manifestement anticatholiques, antiorthodoxes et même antichrétiennes, puisque le vrai dogme de l'ancienne Eglise en serait positivement altéré.

Enfin, ceux qui entraveraient l'union, ce seraient ceux qui, l'union conclue, chercheraient à la discréditer, en prétendant qu'il y a toujours entre les Eglises unies des opinions diverses et que dès lors l'union n'a été de leur part qu'une affaire d'arrière-pensées et de sous-entendus. Il va de soi qu'après l'union comme avant chaque Eglise est autonome et libre dans ses *opinions* et ses propres *spéculations théologiques,* comme dans sa *discipline* et sa *liturgie*, et que ces divergences, parfaitement conciliables avec l'unité dans la *foi,* ne sont nullement ni des arrière-pensées, ni des sous-entendus, mais des pensées de devant, avouables et avouées, et qui ne sauraient blesser aucun frère: *in dubiis libertas.*

Tels sont les principaux obstacles à l'œuvre entreprise. Heureusement quelques-uns ont déjà été surmontés par beaucoup d'entre nous. Espérons que tous le seront bientôt, et par tous.

En tout état de choses, il est manifeste que les obstacles à l'union *ne tiennent nullement au fond même des choses,* mais

seulement aux défauts des personnes et plus encore aux défauts des méthodes de travail. Il en est des Eglises et des questions doctrinales comme des tableaux : souvent on ne les juge mal que parce qu'on les voit mal, et on les voit mal soit parce qu'on a des yeux défectueux, soit surtout parce qu'on se place à un endroit mauvais. On a beau indiquer le meilleur point de vue, celui où les choses et les personnes apparaissent dans leur vrai jour ; peu de spectateurs se dérangent, on préfère la lumière fausse et les lignes vagues auxquelles on a été habitué dès son enfance, ainsi que les jugements erronés qu'on a entendu formuler par ses premiers éducateurs. Et c'est ainsi que corriger son esprit et réformer ses jugements est aussi difficile que corriger sa conduite et réformer ses actes. Que chacun donc se corrige sincèrement et se réforme énergiquement, et l'union sera vite accomplie. L'union, pas plus que la réforme, ne doit être l'œuvre d'une seule Eglise, mais de toutes et de chacune ; toute union vraie est bilatérale.

Je serais incomplet dans l'expression de ma pensée si, à cette analyse sincère des obstacles qui entravent l'union, je n'ajoutais pas cette réflexion consolante que nous sommes actuellement dans des conditions meilleures qu'autrefois pour la réaliser ; qu'autrefois plusieurs tentatives d'union ont échoué parce qu'elles n'étaient que politiques ; qu'aujourd'hui la politique est entièrement bannie, grâce à Dieu, de nos congrès et de nos discussions ; que plusieurs questions, autrefois obscures, sont aujourd'hui éclaircies ; qu'on n'en est plus à se reprocher des divergences en matière de rite ou de discipline ; que l'origine de certains mots autrefois passionnants étant aujourd'hui connue, ces mots sont jugés plus exactement ; que les mots systématiques ou formant étiquette ont notamment perdu de leur valeur ; et que, le terrain étant ainsi déblayé par la disparition de plusieurs préjugés, l'œuvre de Dieu paraît, sous beaucoup de rapports, moins difficile à réaliser.

Je dois enfin ajouter que, si les peuples chrétiens ne peuvent se rapprocher que très lentement, à cause des extériorités religieuses et des préjugés vulgaires et tenaces qui les séparent, cependant, de fait, déjà maintenant, la vérité chrétienne universelle commence enfin à réunir des théologiens et des laïques dans une magnifique communauté d'efforts, qui est un fait d'une immense portée, fait de plus en plus approuvé par les prêtres

et les laïques éclairés de toutes les Eglises indépendantes de Rome. Oui, cette œuvre apparaît de plus en plus l'œuvre de Dieu.

A chaque Eglise et à chaque fidèle de méditer sur ces paroles de saint Paul: « *Vigilate, state in fide, viriliter agite et confortamini* (1 Cor. XVI, 13)..... *Omnia possum in eo qui me confortat* (Philip. IV, 13). »

E. Michaud.